

REVUE DE PRESSE



UNA MADRE

d'après *Le testament de Marie*
de Colm TOIBIN

Mise en scène et dramaturgie
Amahi SARACENI



Représentations du 6 au 20 janvier 2020 au Théâtre 14 - Paris

Contact presse

Dominique Racle | dominiqueracle@agencedrc.com

FEUILLE DE PRÉSENCE

*articles parus

PRESSE AUDIOVISUELLE

Alexandra BROUILLET, FRANCE INTER

QUOTIDIENS

Gérald ROSSI, L'HUMANITÉ

MENSUELS

Chantal BOIRON, UBU

Isabelle LAURIOU, LA REVUE DU SPECTACLE

Rafaël MAGROU, THÉÂTRE (S)

PRESSE WEB ET BLOGS

Anne-Claude AMBROISE-RENDU, CULTURE TOPS

Ekaterina BOGOPOLSKAIA, AFFICHE PARIS-EUROPE

Frédéric BONFILS, FOU D'ART

Pierre CORCOS, VERSO HEBDO

Aurélien CORNEGLIO, LE MONDE DU CINÉ

Patricia de FIGUEIREDO, SINGULARS

Clara HUBERT, L'INSATIABLE

Christian LE BESNERAIS, SORTIZ

Philippe PERSON, FROGGY'S DELIGHT

Denis SANGLARD, UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE

Jean-Pierre THIBAUDAT, MÉDIAPART

SOMMAIRE

PRESSE WEB ET BLOGS

Le Monde du ciné, 1^{er} février

Sortiz, 1^{er} février

Fou d'art, 3 février

Médiapart, 4 février

Singulars, 5 février

Visuel image, 11 février

UNA MADRE

D'après *Le Testament de Marie* de : **Colm TOIBIN**

Mise en scène : **Amahì SARACENI**

Musique et création du dispositif : **Alvise SINIVIA**

Scénographie : **Franck JAMIN** assisté de **Anabel STREHAIANO**

Lumière : **Eric WURTZ** assisté de **Carlo MENE**

Son : **Clément HUBERT** assisté de **Renato BARATTUCCI**

Costumes : **Consuelo ZOELLY**

Avec :

Vittoria SCOGNAMIGLIO, Alvise SINIVIA et Éloïse VEREECKEN

Dates de représentations en fonction des arbitrages gouvernementaux

Au Théâtre 14

Dès que l'on s'installe dans la salle, on sait ! On sait qu'on va assister à quelque chose de tout à fait novateur de par l'installation qui envahit la scène. La curiosité s'empare de nous.

Arrive finalement cette « madre », le regard dur mais protecteur. C'est dire qu'elle porte bien son titre et son rôle. Elle parle posément sans jamais un mot de trop. Malgré une colère masquée, devrait-on dire rancoeur ?, elle apaise. Elle revient sur la passé et crée le lien entre ce passé et son parrallèle sans jamais aborder l'avenir. Sans avoir à fermer les yeux ou à forcer notre imagination, on plonge avec elle dans ce(s) passé(s) composé(s). Toujours pince sans rire, elle séduit passant du français à l'italien ainsi qu'au napolitain. Elle insiste sur les accents quelque soit la langue en bonne italienne qu'elle est. Et toujours en bonne italienne, parle d'un fils, le fils.

Autour d'elle, l'installation qui nous avait interpellée avant le début de la pièce prend vie, des cadres de pianos reliés entre eux par des cordes qui traversent la scène se mettent à jouer grâce aux artistes qui évoluent à l'intérieur. Novateur ! Parce qu'on ne le répètera jamais assez, l'artiste n'a pas besoin de la consigne d'un dirigeant pour « se réinventer », c'est son métier, sa raison de vivre. Et on s'extasie face à cette « instrument-monument » qui se joue comme une danse.

Durant toute la pièce, le travail sur le son est ahurissant ! Il en advient une atmosphère mysthique. C'est une sorte de fausse confusion qui sert habilement le récit raconté comme le ferai un vieux sage à une tribu.

Una Madre est d'un esthétisme singulier qui fait appel à tous les sens.

*Una Madre est à la fois une installation, un concert, une danse, une pièce de théâtre. Chaque art se côtoie, s'affirme, s'isole et met l'autre en lumière. Une mère raconte l'éloignement et la mort de son fils. Elle tente de s'opposer au mythe que forgent les anciens compagnons de son fils; ils dressent un portrait dans lequel elle ne le reconnaît pas et veulent bâtir autour de sa crucifixion une légende qu'elle refuse. Une femme que nous avons toujours vue muette se met à parler et nous raconte ce qu'elle a réellement vécu. Le texte de **Colm TOIBIN**, *Le Testament de Marie*, est le fil d'Ariane qui parcourt cette création, entrelaçant l'italien, le napolitain et le français. La puissance de la musique et le visuel des pianos désossés d'**Alvise SINIVIA**, tels des instruments anciens presque archaïques font résonner au sens propre tout l'espace, et tissent les liens entre une histoire ancestrale et notre modernité.*

Aurélien.



Una madre

**le 30/01/2021 au théâtre 14, 20
avenue Marc Sangnier 75014 Paris (à
14h30)**

Mise en scène de Amahi Saraceni avec Vittoria Scognamiglio, Alvisé Sinivia et Eloïse Vereecken écrit par Colm Toibin

Un banc à l'avant-scène, trois tables d'harmonie de piano à nu, squelettes verticaux et mystérieux et cette femme qui s'avance et nous raconte. Elle est italienne et a gardé l'accent rocailleux du Naples dont elle vient. Elle se dit une Cassandra, annonciatrice de mauvaises nouvelles. Elle nous raconte ainsi son périple en train vers la France, elle qui « rêve en français ou en italien mais le plus souvent en napolitain, qui réfléchit en français et se fâche dans les trois langues ». Peu à peu, le récit, alternant le français et l'italien et parfois le napolitain (ses 2 derniers surtitrés), glisse vers l'intime, le départ de son fils « je n'étais même pas triste, c'était juste la fin de quelque chose ». « Sono tua madre (je suis ta mère) », dit-elle pour marquer encore l'inquiétude quant aux fréquentations de son fils, toujours entouré d'une bande douteuse. C'est que, de frasques en frasques, son fils finira mal, très mal, crucifié... car, oui, son fils, c'est bien lui, celui qui a causé le chaos lors de noces à Cana, celui qui l'ignorait presque, elle sa mère, pris qu'il était par la foule qui l'entourait en permanence, celui qui se disait fils de Dieu... Inspiré du « Testament de Marie », signé Colm Toibin, un auteur irlandais, le texte a été enrichi et Marie est devenue une mère italienne, portant sa souffrance dans une langue tantôt sèche, tantôt intime, tantôt douloureuse. Chacun des trois idiomes sert une intention différente. La metteuse en scène le dit : c'était pour elle une évidence de faire jouer cette adaptation par Vittoria Scognamiglio, comédienne argentine, née à Marseille d'une mère grecque et d'un père italien, qui maîtrise les trois langues et donne à chacune une intention et une musicalité qui lui est propre. Pour habiller le texte, la metteuse en scène et dramaturge Amahi Saraceni a fait appel au compositeur Alvisé Sinivia. Présent sur scène, le musicien frotte et caresse les cordes tendues entre les trois pianos désossés soulignant le récit de sons étranges et expressifs. Son corps entier (il le présente comme un « archet vivant ») est engagé dans une sorte de chorégraphie ponctuant le texte au point de parfois détourner l'attention du spectateur.

On est emporté par ce récit et après une légère hésitation, on comprend l'usage des trois langues sans le considérer comme un snobisme de mise en scène. Et tranchants comme un couperet, les derniers mots de Marie résonnent encore dans la tête du spectateur une fois sorti de la salle « ... Je peux vous le dire à présent. Vous affirmez qu'il a sauvé le monde, mais moi, je vais vous dire ce qu'il en est. Cela n'en valait pas la peine »...

E.D



FOUD'ART

Le BLOG pour les « FOU » de Théâtre, Cinéma, Expo, Culture...

WWW.FOUDART-BLOG.COM



Auteur : Frédéric BONFILS – Fou de Théâtre – 2021

Una madre. Une expérience au Théâtre 14

Marie, une femme que nous avons toujours vue muette se met à parler et nous raconte ce qu'elle a réellement vécu, l'éloignement et la mort de son fils. Seule, à l'écart du monde, dans un lieu protégé, elle tente de s'opposer au mythe que forgent les anciens compagnons de son fils. Ils dressent un portrait qu'elle ne reconnaît pas et veulent bâtir autour de sa crucifixion une légende qu'elle refuse.

Lorsque l'on rentre dans la salle de spectacle, on est tout de suite ébloui par l'installation musicale présente.

*J'ai démantelé des pianos à bout de souffle, ne gardant que la table d'harmonie, soit les viscères, les organes. Ces cadres-cadavres sont devenus de purs corps résonnants. Liées par des fils de Nylon, les cordes ne peuvent émettre un son par elles-mêmes, cependant la vibration de l'une entraîne indéfectiblement la corde sœur d'un autre instrument éloigné de plusieurs mètres. Évoluant dans l'espace intermédiaire ainsi créé, je me déplace le long de ces fils. Lorsqu'ils sont frottés, pincés, touchés, ils transmettent leurs vibrations aux cordes puis aux cadres, et mettent les tables d'harmonie en résonance. Le but de ce dispositif est de trouver de nouvelles manières de lier mouvement et son. Je cherche comment l'engagement intégral du corps peut produire de la musique et comment ce jeu engendre du geste en retour : l'interdépendance geste-son propre à toute pratique instrumentale est ici portée à son paroxysme. Mon travail n'est qu'une amplification de cette relation, soit le corps devenu un archet vivant. **Alvise Sinivia**, à propos de son instrument*

Alvise Sinivia a créé, de toutes pièces, un nouvel instrument monumental à partir de deux pianos et de cordes. Une sorte d'immense violon ou l'archer devient le corps du musicien en entier.

Alvise se glisse, se frotte, s'insère à l'intérieur de son instrument et compose un magnifique ballet sensuel pour corps et corde. Le son, unique, électronique et aérien qui sort de son instrument nous entraîne dans un univers poétique et moderne, un voyage envoiçant, presque transcendantal et spirituel.

De son côté, **Vittoria Scognamiglio**, à la voix magnifique et chantante, jongle entre les langues et les sons.

En revisitant le texte de **Colm Tòibín**, **Amahì Saraceni** en fait, donc, un spectacle qui ne ressemble à aucun autre.

Una Madre est une installation, un concert, une danse, une pièce de théâtre. Chaque art se côtoie, s'affirme, s'isole et met l'autre en lumière.

*À sa lecture, c'était une évidence que je devais le faire avec ces artistes-là, entrelaçant l'italien et le français. Parlant plusieurs langues, le choix de les mêler n'est pas un hasard pour cette création. C'est un choix artistique et musical intime. Le texte est au-delà de toute notion de religion, il nous parle d'immigration, de l'arrivée des « idoles » factices, d'un monde qui s'écroule, de la distance qui parfois sépare les générations. L'écart entre le jeu néo-réaliste de Vittoria Scognamiglio et l'univers contemporain apporté par Alvise Sinivia et Éloïse Vereecken m'intéressaient, comme un passage, une opposition, une incompréhension entre une génération passée et une à venir. La puissance de la musique et le visuel des pianos désossés d'Alvise Sinivia tels des instruments anciens presque archaïques font résonner au sens propre tout l'espace, et tissent les liens entre une histoire ancestrale et notre modernité. **Amahì Saraceni***

On peut se sentir bousculé ou même dérangé pendant la durée de ce spectacle, par son côté très lent, très posé, très sombre, mais **Amahì Saraceni** affirme, hauts et fort ses choix et partis pris. On est ici dans une performance artistique, avant tout, et un espace de création.

Il faut vivre, sentir et ressentir l'expérience Una Madre. Ce petit quelque chose d'inexplicable qui laisse pour longtemps un immense souvenir.

Una Madre

Représentation au Théâtre 14

Texte d'après Le Testament de Marie de **Colm Tòibín**

Mise en scène et dramaturgie **Amahì Saraceni**

Musique et création du dispositif musical **Alvise Sinivia**

Avec **Vittoria Scognamiglio**, **Alvise Sinivia** et **Éloïse Vereecken**

Crédit photo **Roberta Verzella**

Durée 1h15

Durée 1h30

Amahi Saraceni : un théâtre de l'entre-deux

- 4 FÉVR. 2021
- PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#)
- BLOG : [BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#)

Chronique des créations en voie de disparition (5). Sous le titre « Una madre », Amahi (anciennement Camilla) Saraceni adapte au théâtre « Le Testament de Marie », roman de l'écrivain irlandais Colm Tòibin, entre parole et musique, entre deux prénoms et entre deux langues. Traversant.



Scène de "Una madre"

© Roberta Verella

Assis dans la salle du Théâtre 14, avant que le spectacle ne commence, on a tout le temps de regarder le dispositif d'Alvise Sinivia pour l'heure non éclairé par les lumières subtiles d'Eric Wurtz. A cour et à jardin, des bouts de pianos désossés, réduits à leur table d'harmonie et mettant en valeur leur belle plasticité. Je me suis alors souvenu du Polonais Jerzy Grzegorzewski qui, dans plusieurs spectacles comme *Le Lent ternissement des tableaux* dont il était à la fois le metteur en scène et le scénographe, disposait dans l'espace de telles tables d'harmonie usant avec parcimonie de leur sonorité. Alvise Sinivia, lui, est un musicien formé au Conservatoire de Paris et qui fut pensionnaire à la villa Médicis de Rome il y a quelques années où il travailla assidument sur ce qui l'obsède : le rapport entre le mouvement et le son. C'est alors que sa route croisa celle de la metteuse en scène Amahi Saraceni (qui se prénommait alors Camilla) dont on s'apprête à voir le spectacle *Una madre*. En scrutant bien

l'espace, on distingue des fils de nylon qui traversent la scène et relient entre elles les tables d'harmonie.

Les lumières de la salle baissent et montent celles du plateau où apparaît, à l'avant-scène, l'actrice Vittoria Scognamiglio. Elle nous raconte qu'enfant, à Naples, elle avait rêvé qu'elle partirait un jour dans un autre pays. Et c'est ce qui est arrivé ; elle est venue vivre à Paris où elle est devenue comédienne. « Je voyage entre deux langues, nous dit-elle. Non ! Trois ! Je rêve en français ou en italien ? Non, le plus souvent en napolitain. Je réfléchis en français, oui ! Je discute, j'échange, j'aime, je joue dans cette langue mais je me fâche dans les trois en même temps ! En fait, il y a des mots, des sentiments qu'on ne peut pas transporter d'une langue à l'autre. » De fait, tout au long du spectacle, l'actrice sautera d'une langue à l'autre.

Apparaît alors Alvisè Sinivia qui, touchant les fils de nylon, les pinçant, les frôlant avec son dos, dansant avec, fait surgir une étonnante musique stellaire.

Quand l'actrice reprend la parole, elle est devenue Marie, une mère que deux hommes interrogent. L'un dur, l'autre plus affable, vieille technique policière. Elle évite de répondre aux questions, fait mine de ne plus se souvenir, en fait elle se souvient de tout. Elle se souvient de son fils. Cela fait des années qu'Amahi Camilla Saraceni souhaitait adapter à la scène le roman de l'auteur irlandais Colm Tòibin *Le Testament de Marie*. Entretemps, Fiona Shaw, puis Deborah Warner (avec Dominique Blanc) se sont emparées de ce texte. Saraceni a persévéré avec raison.

Née en Argentine, après avoir étudié la philosophie et ouvert une maison de couture à Buenos-aires, Amahi Camilla Saraceni est venue à Paris travailler chez Dior et Chanel, tout en créant des costumes pour le cinéma. C'est en voyant Patrice Chéreau diriger les répétitions des *Paravents* de Jean Genet qu'elle a bifurqué vers le théâtre et la danse et fondé une compagnie puis une autre. Il y a trois ans, avec Marco Artinvia, elle a créé dans un village italien le Festival international des Abruzzes. Comme son actrice, elle circule entre plusieurs langues.

Le spectacle va donc s'articuler entre le français et l'italien, la musique en mouvement du compositeur et la narration. Une jeune actrice (Eloïse Vereecken) donnera la réplique dans les rares scènes dialoguées. Le fils de Marie, c'est le Christ. « Je n'arrive pas à prononcer son nom, mes lèvres s'y refusent, quelque chose se brise en moi si j'essaye », dit Marie en italien. Cependant, on comprendra vite que son fils n'est pas ordinaire lorsque la mère évoquera certains épisodes célébrissimes du rejeton comme l'eau transformée en vin lors des noces familiales à Cana, par exemple.

Tout le charme du spectacle vient de la façon dont l'auteur irlandais entrelace ces épisodes du point de vue de Marie, de la façon dont l'actrice à la forte présence oscille selon l'humeur et la pudeur entre l'italien (le texte apparaît alors sous-titré en français) et le français, de la façon dont la musique vient ajouter son élixir à cet entrelacs, et enfin de la façon dont Amahi Saraceni orchestre le feuilletage de ces partitions.

Ce spectacle devait être créé ces jours-ci au Théâtre 14. Il l'a été pour un public restreint composé de professionnels et de journalistes. Il sera, si tout va bien, à l'affiche du même théâtre... au premier semestre 2022.



Théâtre : Uma Madre de Colm Tolbin (Théâtre 14)

Texte d'après *Le Testament* de Marie de Colm Tolbin, Mise en scène et dramaturgie, Amahì Saraceni, Musique et création du dispositif musical, Alvisè Sinivia, Scénographie Franck Jamin, Lumières Eric Wurtz, Costumes Consuelo Zoelly

Avec Vittoria Scognamiglio, Alvisè Sinivia et Éloïse Vereecken

Alors que les théâtres restent fermés, quelques initiatives pour les professionnels du spectacle préparent l'avenir. Ainsi, *Uma Madre*, inspiré d'un texte de Marie de Colm Tolbin, a été présentée par la compagnie de Léthé dont la création était prévue en janvier 2021 au Théâtre 14 récemment remis à neuf. Une pièce forte, bouleversante parle de liens familiaux et sociétaux traversant les siècles devra être une priorité à l'ouverture des salles.

Une pièce qui renvoie aux drames intimes de notre époque.

Vittoria Scognamiglio et Éloïse Vereecken jouent Uma Madre Photo @ Roberta Verzella

Une femme raconte la mort de son fils, fils de Dieu mort crucifié, mais refuse le portrait que ces anciens compagnons veulent bâtir autour de lui. Issue du texte : « Le Testament de Marie » de **Marie de Colm Tolbin**, la pièce est mise en scène par **Amahì Sacaceni** qui a choisi de garder une partie du texte en italien dont la traduction apparaît sur un dispositif mural fait de laizes de moquette taupe.

Loin d'être troublé par ce mélange de français et d'italien, le spectateur est capté par les mots et la puissance de l'interprétation de **Vittoria Scognamiglio**, absolument saisissante : « *C'est un choix artistique et musical intime. Il y a des mots, des sentiments qu'on ne peut transporter d'une langue à l'autre. Chaque souvenir resurgit dans la langue qui l'a vu naître* » argumente Amahì Saraceni.

Alvisè Sinivia pianiste compositeur et performeur éclaire Uma Madre Photo @ Roberta Verzella

Uma Madre est une œuvre forte avec une scénographie originale, entremêlant le théâtre, la musique, la danse, les arts plastiques. « Cette alliance est devenue évidente aujourd'hui, mais elle l'était déjà au temps de la Grèce antique » rappelle Amahì.

Le plateau est traversé de cordes venant de deux pianos démantelés. Les comédiens, deviennent des archers, jouent avec leurs corps en produisant des sons sortis de ces fils de nylon tendus.

La pièce nous transporte dans des périodes différentes, entretenant le trouble dans l'esprit du spectateur, dans des endroits différents également : Naples, Jérusalem. Pièce forte parlant aussi d'immigration, de distances entre générations, d'interprétation des événements pour coller à une certaine réalité idéalisée.

Tous les comédiens sont magnifiques

Vittoria Scognamiglio dans Una Madre mise en scène Amahi Sacaceni Photo @ Roberta Verzella

Vittoria Scognamiglio jongle entre cinéma, télévision, et théâtre avec des choix éclectiques mais qui toujours lui permet de brosser des rôles profonds : *La Delicatesse* des frères Foenkinos, de la série *Odysseus* pour Arte, ou *Croque-Monsieur* récemment au Théâtre de la Michodière avec Fanny Ardant.

Alvise Sinivia varie ses prestations et ses rencontres avec les danseurs, les plasticiens, les vidéastes... Engagé dans la création, ce pianiste compositeur et performeur collabore régulièrement avec des compositeurs et participe à l'**Orchestre de Nouvelles Créations, expérimentations et improvisations musicales** (ONCEIM)

Éloïse Vereeken, la jeune comédienne a déjà joué avec Amahi Saraceni dans *A quoi rêvent les autres* d'Olivia Rosenthal ou avec Vittoria Scognamiglio dans *Amore Cotto*.

VERSO HEBDO

La chronique de Pierre Corcos

« *Le théâtre est une tribune. Le théâtre est une chaire. Le théâtre parle fort et parle haut* », écrit Victor Hugo dans la préface de *Lucrèce Borgia*. La parole de celles et ceux qui s'y expriment garde ce privilège de n'être pas entravée, interrompue ou contredite. Et, même si elle paraît s'adresser aux protagonistes de la pièce, c'est bien à nous, par ricochet, qu'elle se confronte... Deux puissantes paroles féminines nous furent données à entendre : dans *Jubiler* de Denis Lachaud, et dans *Una Madre* d'après *Le Testament de Marie* de Colm Tóibin. Vu le contexte de l'épidémie, ces représentations étaient réservées aux professionnels et à la presse (donc public restreint et protocole sanitaire) pour préparer une diffusion, une exploitation ultérieures, après la réouverture souhaitée des théâtres et pour tous les spectateurs.

Mathieu est divorcé, Stéphanie déjà veuve. Ils se sont contactés par une applications de rencontres dans l'espoir de vivre ensemble. Les deux personnages de *Jubiler* ont déjà la cinquantaine. Denis Lachaud a eu cette idée judicieuse d'alourdir ainsi par l'âge le frêle esquif du couple futur : la peine, les déceptions, la charge des enfants, les plaies de la vie, le perfide sentiment d'échec, le blême horizon de la vieillesse sont déjà là, accompagnant leur premier rendez-vous. Voilà qui s'ajoute à la tragédie inhérente à la survie de tout couple, de l'usure inéluctable à la cruelle désidérialisation. Le titre de la pièce, *Jubiler*, témoigne donc de l'ampleur du défi. Jubiler suffisamment pour, après cinquante ans, avoir toujours l'envie de continuer à vivre à deux, jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la mort. Mais, dans ce couple, la parole de Stéphanie (fougueuse Judith Rémy) reste la plus percutante, parole de femme vibrante qui s'imprime en nous. Ce n'est pas tant que ce beau ce personnage féminin ait pu vaincre sa culpabilité d'avoir en quelque sorte « trahi » ses parents en s'élevant socialement, ou celle d'avoir survécu quand son mari a trouvé la mort, mais plutôt que son intransigeance, en face de la médiocrisation servile des couples ou des habituelles concessions féminines, est intacte, héroïque. Si tu veux de la compagnie, assène-t-elle à Mathieu, tu n'as qu'à prendre un chat ! Elle sait ce qu'elle ne veut pas : perdre son indépendance, aliéner sa liberté. L'auteur ne nous sert pas un discours féministe de plus mais nous confronte à une fière parole féminine. Persuasive jusqu'à même une sorte de violence... Mathieu (touchant Benoit Giros) suit tant bien que mal, lui, devant affronter ses peurs, et sa hantise que ce soit là sa dernière chance (on pense au film *Last chance for love* de Joel Hopkins, avec l'excellent Dustin Hoffman). La pièce nous propulse d'un coup trente ans après : ils sont vieux désormais, et le radeau fragile de leur amour a tenu le cap, en dépit des tourmentes et des orages. Cette oeuvre, à la fois grave et optimiste, est bien théâtralisée par la mise en scène fluide, dépouillée, dynamique de Pierre Notte. Les comédiens s'affairent dans ce carré blanc au sol, se déshabillent (symbole du « déshabillage » psychologique ?) et se rhabillent sans cesse dans les changeantes lumières d'Eric Schoenztetter. La voix off récitative surplombe des paroles intenses, parfois excédées...

Dans *Una Madre* la bouleversante parole que l'on entend est celle d'une femme, d'une mère avant d'être celle de Notre Dame, de la Sainte Vierge... Dans un court roman présenté comme un monologue théâtral, *Le Testament de Marie*, le romancier et scénariste irlandais Colm Tóibin imagine qu'en deçà - ou à l'encontre - du récit biblique, de la sanctification, de l'embaumement dans une iconographie religieuse, la mère juive de Jésus, Marie de Nazareth, arrachant les baillons que l'hagiographie et la tradition ont pieusement collés sur sa bouche, se soit vivement exprimée dans un testament. Elle y raconte ce qu'elle a réellement enduré, l'éloignement puis la mort effroyable de son fils... On imagine facilement quel public cette humanisation populaire d'une figure religieuse pourra heurter. Mais, en s'incarnant dans le cri d'une mère, la légende biblique trouve ici une prégnance inattendue, d'autant plus que la metteuse en scène et dramaturge Amahi Saraceni a eu cette initiative originale de faire dire le texte en français et en italien ou en dialecte napolitain surtitrés. Énergiquement, Vittoria Sconamiglio incarne cette mère, italienne et/ou juive, qui crie sa douleur. Mais qui repousse indirectement aussi la société des hommes ayant condamné son fils, et celle des disciples se préparant déjà à édifier la Légende, la nouvelle religion victorieuse. L'idée est d'autant plus originale qu'Amahi Saraceni a voulu faire d'*Una Madre* à la fois une pièce de théâtre, une installation et un concert. Elle prétend qu'ici « *chaque art se côtoie, s'affirme, s'isole et met l'autre en lumière* ». On peut émettre quelques réserves sur la dernière affirmation de cette phrase, tant le dispositif musical tout à fait étonnant d'Alvise Sinivia capture l'attention, de la même manière que la scénographie de Franck Jamin intrigue. Si l'on ajoute le surtitrage en français et la danse, on peut craindre par moments une dispersion des langages scéniques. Il nous faut donc revenir sans cesse à la vigoureuse parole de cette mère éplorée. À sa dimension subversive aussi, quand elle a par exemple l'audace de dire, parlant de Jésus et de ses disciples : « (...) *mon fils imposait le silence et s'adressait à eux comme on s'adresserait à une foule, avec une voix fausse et raide que je ne supportais pas...* ».